

ÉRIC ROBINNE

PARIS BRÛLERA-T-IL ?

SUSPENSE

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : © Philippe Setbon

© 2019 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-93-9

Nouvelle édition du livre paru en 2017 sous l'ISBN 978-2-913897-57-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

Ce roman met en scène l'État français et des personnalités qui l'ont gouverné ou qui ont dirigé des administrations.

Seul Nicolas Sarkozy est cité nommément en tant que personnage public, Président de la République à l'époque où ce roman est situé. En revanche, tous les ministres ou directeurs ne sont représentés que par leur fonction, sans que leur description ne les rattache explicitement aux personnes réelles. Toute ressemblance avec des personnages existants n'est donc pas totalement fortuite.

Évidemment, cette histoire reste une fiction ! À ma connaissance, il ne s'est rien passé de tragique lors du week-end des 12 et 13 septembre 2009, au cœur de la République française. Toute similitude avec des événements qui se seraient déroulés serait alors une sacrée coïncidence !

ÉRIC ROBINNE

SAMEDI 12 SEPTEMBRE 2009

1^{er} jour



12 septembre, 0h 10
PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Maurice Poivrier était de permanence. Il n'avait pas eu le choix, car c'était son tour prévu dans l'organisation du planning. Pourtant, il aurait préféré être loin de l'Élysée, en cette nuit anniversaire du 11 septembre. La journée s'était déroulée normalement, sans encombre, ou presque. Côté boulot, ce fut le calme plat. Mais côté famille, son jeune fils de 10 ans avait été hospitalisé pour une mauvaise fracture du bras, et son épouse avait dû se débrouiller seule en début de soirée pour suivre le jeune garçon emmené aux urgences de la Pitié-Salpêtrière. Chargé de la cellule de veille de la Présidence de la République, Poivrier surveillait sur les ordinateurs l'arrivée de tous les messages adressés au Président Sarkozy ou à son staff de conseillers. Il devait les filtrer, les trier, et surtout être en mesure de signaler les cas d'urgence manifeste. La sécurité du pays et les conflits internationaux pouvaient exiger une réaction instantanée de l'appareil d'État.

Ce soir, il était seul. Son collègue Arthur Sinthieux était coincé dans son lit, victime d'une bonne gastroentérite. Et le week-end débutait. Il s'annonçait calme et ensoleillé... au moins en ce samedi !

Maurice venait de manger une banane après avoir appelé chez lui. Tout allait bien, mais il sentait sa femme tendue et inquiète. Il lui était impossible de quitter son poste avant l'aube pour aller la réconforter. Il cligna des yeux pour se reprendre, la nuit commençait seulement et les couloirs de l'Élysée étaient désormais déserts. Le secrétaire général s'était retiré dans ses petits locaux privés pour dormir quelques heures. La nuit paraissait tranquille, semblable à toutes les autres. Comme d'habitude...

Lorsqu'il entendit la petite musique qui signalait l'arrivée d'un nouveau message, Maurice ne réagit pas immédiatement. Il émit un bâillement long et puissant, avant de s'étirer.

« Quoi encore ? » se dit-il, « un spam de plus... »

Tous les spams qui parvenaient à la Présidence de la République étaient systématiquement lus avant d'être détruits. Ce qui était le cas pour la quasi-totalité de ces textes parasites. Il fallait néanmoins rester vigilant sur le contenu des messages. Maurice Poivrier allait visiblement être confronté à cette situation.

Il lut le message qui était inscrit sur l'écran et crut d'abord à une plaisanterie. Il faillit l'éliminer dans la boîte des courriers indésirables. Instinctivement, il le relut. Une première fois... Puis une seconde... Et une troisième fois... D'une détente subite, il se rejeta dans son fauteuil qui recula sur ses roulettes. Maurice n'en croyait pas ses yeux. Ce n'était plus de la stupéfaction qui l'animait, mais une crainte violente... Une onde de peur venait de l'envahir ! Il réagit vivement. Il se leva de son siège et se précipita comme un fou dans les couloirs en direction des appartements du secrétaire général. Il ne réalisait pas qu'il s'était mis à transpirer abondamment. Parvenu devant la porte recherchée, il allait sonner lorsqu'il se retint... « Et si c'était une mauvaise farce ? », s'inquiéta-t-il au moment d'appuyer sur le bouton... Avant qu'il n'ait envisagé une réponse, son doigt avait enfoncé le poussoir, mécaniquement.

C'était trop tard.

Presque instantanément, le secrétaire général apparut. Il n'était pas encore couché. Il était manifestement étonné, tandis qu'une certaine méfiance se lisait dans son regard.

- Oui ? Que se passe-t-il, Maurice ?
- C'est que...
- Quoi donc ?
- C'est... c'est grave...
- Explique-toi, bon sang !
- Je ne peux pas... Il faut que vous veniez...
- C'est si grave que cela ? insista le haut fonctionnaire.
- Oui. Enfin, je crois...
- Allons-y, décida le secrétaire. Voyons ce dont il s'agit.

Quelques minutes plus tard, il était installé dans le fauteuil de Maurice. Derrière ses petites lunettes, les yeux du secrétaire général roulaient comme des billes gorgées d'explosif. Il se pinça les lèvres en s'appuyant sur le bord du bureau. Les doigts de sa main gauche

tapotaient le plan de travail tandis qu'il semblait réfléchir. Il n'arrêtait pas de répéter en boucle, pour lui-même :

– Nom de Dieu... Nom de Dieu... Nom de Dieu...

Instinctivement, sa main se saisit de la souris et, bientôt, il cliqua sur le message pour découvrir les autres informations qu'il véhiculait.

– Tu n'as pas accusé réception, au moins ?

– Non, j'ai fait comme d'habitude.

– Alors ça nous laisse quelques heures avant qu'ils considèrent que nous avons lu cette missive.

– Que dois-je faire ?

– Rien, Maurice... Rien ! Maintenant, c'est un problème qui te dépasse. Je t'ordonne simplement de te taire. Tu me transfères ce message sur ma boîte personnelle et tu l'effaces de cet ordinateur.

– Mais...

– Tu l'effaces...

– C'est... c'est contraire...

– Tu l'effaces, répéta calmement le secrétaire général. Un point c'est tout ! Et tu te tais. Tu m'as bien compris ?

– Euh... Oui...

– Répète-moi que tu as bien compris, insista le secrétaire général en fixant furieusement le regard de Maurice

– J'ai... euh... J'ai bien compris, répondit celui-ci impressionné.

– Parfait ! Tu te réinstalles à ton poste et tu fais comme s'il ne s'était rien passé. Pas de commentaire, pas d'info, pas de trace... Rien... OK ?

– Je ferai comme bon vous semble.

– Je n'en attendais pas moins de toi. Merci et bonne nuit.

– Merci.

Le secrétaire général quitta le fauteuil de Maurice et s'éloigna en direction de ses appartements. Avant de sortir, il se retourna vers l'employé et l'interrogea :

– Et pour ton fils, ça ira ?

Le fonctionnaire fut surpris par la question, mais réussit à reprendre ses esprits pour répondre :

– Oui, ça ira... Je crois que tout va bien.

– C'est très bien... Je suis heureux pour toi. N'oublie pas, Maurice, silence absolu !

Et Poivrier se retrouva seul. Au fond de lui, il se sentait rassuré par cette marque d'affection. Mais un point l'inquiétait : comment le secrétaire général avait-il su si vite ce qui était arrivé à son fils ?

C'était une véritable énigme.

De retour dans ses locaux, le secrétaire général ronchonnait pour lui-même. Il s'installa derrière son bureau après avoir simplement allumé une petite lampe-banquier. À peine éclairé par cette lumière tamisée, il réactiva son ordinateur et quelques secondes plus tard, il accédait à sa messagerie. Il récupéra le mail et l'imprima. Il le lut et le relut plusieurs fois afin de se convaincre qu'il était face à un problème majeur. Très préoccupé, le secrétaire général commença par balayer le Net à la recherche d'informations complémentaires, en particulier sur le signataire de ce mail, un certain Mikhaïl K.

Quand il eut terminé, il appuya sur le bouton du petit boîtier installé à proximité immédiate de son téléphone. Un huissier apparut.

– Faites venir tout de suite Laurent Miffonnet. Merci.

– Tout... de suite ? hésita l'huissier.

– Dois-je le répéter ?

– Non, bien sûr. Il s'agit bien de votre conseiller à la sécurité intérieure ?

– Parfaitement ! Qui voulez-vous que ce soit d'autre ?

– Euh...

– Faites-le venir.

– Il n'est pas ici.

– Je sais ! Trouvez-le et dites-lui que je l'attends. En urgence !

L'huissier s'éloigna rapidement. Le secrétaire général resta seul, fouillant silencieusement Internet. Les images lumineuses qui se succédaient sur son ordinateur donnaient à son visage une allure fantomatique, irréaliste. Il regarda souvent sa montre dans la demi-heure qui suivit. Enfin, il entendit des pas dans le couloir et la porte de son bureau s'ouvrit sur un homme jeune, qui sortait assurément de son lit. Sans attendre, le secrétaire général l'interpella :

– Je veux tout savoir de ce Mikhaïl.

– Quel Mikhaïl ?

– Ce Russe qui travaillait à l'ambassade de Russie, si je ne me trompe pas.

– Maintenant ? gémit le conseiller dont le visage était envahi par un océan d'inquiétude.

– Oui, maintenant !

– C'est si grave que cela ?

– Ce n'est pas une question de gravité. Le Président a besoin de ces informations sur-le-champ. Compris ?

– D'accord, d'accord... Je fais au mieux.

L'homme disparut et le secrétaire général se replongea dans son ordinateur. Un quart d'heure passa. Long, trop long. Puis la porte s'ouvrit sur le conseiller qui transpirait :

– Je n'ai pas grand-chose. À cette heure, c'est un peu compliqué.

– Alors ?

– Mikhaïl a été conseiller spécial de l'ambassade de Russie. Il est en exil depuis la tentative d'attentat de la place de la Concorde, en mai 2007. Auparavant, il vivait chez nous depuis la fin des années soixante et c'était une personnalité en vue, jusqu'à l'accident de Tchernobyl. D'après ce que j'ai appris, il a été mêlé à diverses affaires criminelles tout en basculant dans le trafic d'armes, profitant de la guerre d'Afghanistan. Jusqu'à cette fameuse histoire de l'élection présidentielle. Il a réussi à quitter la France pour s'implanter en Crimée. Malgré plusieurs demandes d'extradition, l'Ukraine a toujours refusé de nous le livrer. Il semblerait qu'il ait encore conservé des appuis importants auprès du Kremlin. À ce stade, je n'en sais pas plus...

– Ça suffira. Merci. Laisse-moi, maintenant, conclut le secrétaire général.

Resté seul, il réfléchissait intensément. Il n'arrêtait pas de se gratter les joues comme pour chercher l'inspiration, tout en relisant à plusieurs reprises le mémo qui était posé devant lui. Il était en chemise et sentit un frisson le parcourir. Il réalisa qu'il transpirait. Ce n'était pas bon signe. Il enfila sa veste, se saisit d'un téléphone fixe et composa un numéro spécial. Il soupira. Il n'eut pas besoin d'attendre longtemps. La communication fut établie en quelques secondes.

– Nous avons un problème, monsieur le Président, dit lentement le secrétaire général.

– De quel ordre ? s'inquiéta la voix à l'autre bout de la ligne.

– Vous évalueriez vous-même le degré de gravité, mais je pense qu'il se situe au niveau dix...

– À ce point ? De quoi s'agit-il ? Une guerre ?

– Non, monsieur le Président... non !

– Alors ?

– Je pense que vous devriez venir au plus vite... Oui, je sais, il est 1 h 25 du matin...

– Je vous le redemande : de quoi s'agit-il ?

– Il s'agit d'un problème qui vous concerne... Qui ne concerne que vous... Au moins pour l'essentiel !

– Vous allez me dire de quoi il retourne, à la fin ?

– Non... C'est trop grave pour en parler au téléphone.

Le Président se tut. Il réfléchissait, et semblait hésiter. Après de longues secondes, il coupa laconiquement le silence de mort qui s'était installé :

– C'est bon ! J'arrive...

Quelques heures plus tôt...

PARIS

Mikhaïl se raidit tandis qu'il se saisissait d'une feuille sur laquelle un message était inscrit. La tension autour de la table était palpable. Solennellement, il commença à lire le texte :

« Monsieur le Président,

Vous avez quatre jours pour préparer cent millions d'euros. Pour vous prouver que je ne plaisante pas, dans quelques heures, une première personne mourra, puis une seconde. Chaque jour, deux personnes disparaîtront et ainsi de suite. Après-demain, le 13 septembre, je vous recontacterai pour organiser les modalités de paiement.

Le 15 septembre, vous annoncerez votre démission à la télévision et le paiement de la rançon.

Si vous n'obtempérez pas, je détruirai aussitôt votre bonne capitale et vous avec. N'essayez pas de fuir ni de faire évacuer Paris, je le saurais immédiatement et vous m'obligeriez à anticiper ma décision finale.

Mikhaïl K. »

Mikhaïl releva la tête et observa ses acolytes, qui restaient muets. Autour de la vaste table encore encombrée des reliefs du dîner, il y avait Max, qui se frottait les doigts. Ancien agent de la DGSE, il était devenu un as du tir au fusil dit « sniper ». Édouard Vittefleury, surnommé Bagatelle, était un informaticien génial. Il faisait tourner une fourchette dans ses doigts, laissant machinalement un bras

se balancer derrière le dossier de son siège. Irina, la seule femme du groupe, suivait du regard Mikhaïl, son ancien amant. Elle réalisa subitement qu'ils n'avaient plus eu de relations sexuelles depuis son départ de Sébastopol, en Crimée, soit près de quatre mois auparavant. Curieusement, Mikhaïl ne la séduisait plus, et en un sens cela l'arrangeait. De plus en plus souvent, elle le trouvait fade, malgré une certaine aura qu'il affichait toujours dans les moments difficiles. Peut-être était-il devenu trop vieux, tout simplement. Peut-être aussi qu'elle le détestait...

Mikhaïl se rengorgea avant d'annoncer :

– Voici le texte que nous ferons parvenir juste avant minuit à la présidence de la République. Avez-vous des observations ?

– C'est très clair, répondit Irina. Et odieux à souhait !

– Enfin ! De la distraction, renchérit Max. J'ai les doigts engourdis.

– Tu devras veiller à ce qu'ils ne le restent pas...

Max haussa les épaules et détourna la tête pour s'adresser à l'informaticien :

– Et toi, Bagatelle, tu ne dis rien ?

– Je n'ai rien à dire. Sauf que, pour moi, cent millions c'est trop peu.

– Monsieur est grand seigneur ! Au-dessus de nous...

– Max, tu la fermes ! coupa Mikhaïl. Cent millions, c'est suffisant. Au-delà, nous provoquerions une crise majeure au sein de l'exécutif. Ça pourrait déclencher des réactions imprévisibles.

– De toute façon, les réactions seront brutales, observa Édouard.

– Certainement. L'essentiel n'est pas l'argent en tant que tel, mais d'ouvrir une brèche dans l'État tout puissant pour provoquer une crise majeure qui déstabilisera le pouvoir. Soyons clairs : nos chances de réussite sont réduites... Mais toi, Max, tu portes une grande partie de notre persuasion entre tes mains... Ne te rate pas !

– En attendant, j'ai bien mangé, éluda Max. Un petit digestif ne sera pas de trop, ironisa-t-il en se saisissant de la bouteille de whisky à moitié vide qui trônait à proximité.

– Profites-en, après, tu feras mieux de rester sobre, observa Mikhaïl. Nous devons nous assurer que tout est prêt. Une fois ce message expédié, toutes les polices de France vont nous prendre en chasse... Alors, pas d'erreurs...

– Personnellement, j'aurais bien glissé une petite formule de politesse... suggéra Max.

– Et pourquoi pas une invitation à dîner ? renchérit Irina, agacée.

– Calmez-vous... C'est déjà assez difficile comme ça.
– Normal ! On n'est pas assez nombreux pour réussir un coup pareil. Au moins, j'espère que ta putain de bombe est en place.

– Tais-toi ! s'emporta brutalement Mikhaïl. Ce genre de commentaires, garde-les pour toi, ça m'arrangerait. Max, nous sommes déjà trop nombreux sur ce coup-là. Je sais ce que je fais ! Alors, n'en rajoute pas... Contente-toi de faire ton boulot, proprement, et je m'occupe du reste. Tu as compris ?

– D'accord...

– Et ne te plante pas... Ton rôle est déterminant. J'insiste !

– Je sais !

– Ma confiance n'est pas totale... Tu le sais.

– Oui, je le sais. Il ne faut pas me prendre pour un crétin, Mikhaïl... Maintenant, il faudra bien que tu me supportes. N'oublie pas, c'est moi qui tiens le flingue... OK ?

– Je ne l'oublie pas. Je dirais même plus, je ne l'oublierai *jamais*...

– Des menaces ? répliqua Max, agressif.

– À ton avis ? répondit Mikhaïl sans sourciller.

Max haussa les épaules et se leva pour se diriger vers une fenêtre, son verre à la main. Une vieille dame promenait son chien au-dehors. Il l'observa sans afficher la moindre émotion, au travers des rideaux. Elle lui était totalement indifférente.

Irina se redressa sur sa chaise et demanda à Mikhaïl de lui ramasser sa béquille. Ce qu'il fit. Elle s'en saisit et se leva en claudiquant légèrement. Elle rejoignit Max et s'appuya à peine contre son épaule. Elle murmura lentement :

– Ne nous abandonne pas, Max... Mikhaïl t'en voudrait à mort.

– Ne t'inquiète pas. Je ferai mon job. De toute façon, la France entière me recherche. Je n'ai pas d'autre issue que de faire confiance à ce vieux débris.

– Ne sois pas injuste. Sans lui, tu ne serais rien.

– C'est vrai. Mais vivement qu'on en finisse !

Ils restèrent muets quelques instants, méditant sur leur avenir. Brusquement Bagatelle prit la parole, peut-être invité par Mikhaïl.

– Assez ronronné ! Nous devons être particulièrement attentifs à tout ce qui se passera dès l'envoi de ce message. J'ai préparé un programme d'enregistrement de tous les journaux télévisés dès le 12 septembre au matin, sur toutes les chaînes principales. Il faudra les visionner régulièrement pour vérifier qu'aucune information ne nous concerne. Ensuite, sur cet autre ordinateur, les messages qui circulent

sur le réseau principal de la Brigade criminelle seront également enregistrés. Il faudra les suivre en permanence. Enfin, sur cette troisième machine, j'aurai accès à la messagerie principale de l'Élysée lorsque ce sera nécessaire. Je ne peux pas tout surveiller. J'espère que cette configuration sera suffisante. En attendant, il faut organiser un tour de veille. Personnellement, je prendrai le premier quart pour vérifier que tout fonctionne.

– Comment feras-tu pour que les services secrets et les superflics de France ne remontent pas jusqu'à nous en pistant le trajet de ce mail ? s'inquiéta Max. Et comment comptes-tu pirater la messagerie de la Présidence ?

– Pour la messagerie de l'Élysée, j'ai mes astuces ; aucun serveur n'est inaccessible. Même le Pentagone se fait régulièrement casser ses protections, pourtant complexes ! Quant aux risques d'identification, je dispose d'un petit logiciel qui modifie toutes les secondes l'adresse IP de mes ordinateurs. Il est impossible de détecter la source en temps réel. Mais par précaution, je vais aller dans un cybercafé, qui reste ouvert tard dans la nuit. Le message partira de l'un des ordinateurs via un cheminement connu de moi seul. Il sera impossible de le reconstituer.

– Que tu dis... Les flics deviennent très bons.

– Mais ils ne peuvent rien à partir d'une simple boutique Internet, sauf à relever un signalement particulier.

– Et que feras-tu pour éviter d'être repéré ?

– Un peu de maquillage, et de la résine collée sur les phalanges pour ne pas laisser d'empreintes, notamment sur le clavier.

– Je veux bien, mais l'adresse de ces ordinateurs est facilement repérable, sauf erreur de ma part ?

– Tu as raison. Sauf si je provoque une diversion en piratant un site externe ou une boîte mail que je transforme en expéditeur de spam.

– Justement ! La source reste fixe... Non ?

– Oui, si tu veux. Mais je profite de ces réseaux fixes pour renvoyer le message via des serveurs étrangers et les noyer dans l'immensité du Net.

– C'est-à-dire ?

– Je m'arrange pour que le mail transite par ces serveurs, sachant que l'adresse initiale de l'ordinateur qui me sert à l'émission sera perdue dans l'infini de la Toile par rebonds successifs avant que le message n'aboutisse à son destinataire. C'est sans risque. Au bout de cinq renvois, les cyberpoliciers ne peuvent plus retrouver une source.

Et même si la police identifiait cette boutique, elle n'aurait aucun moyen de remonter jusqu'à nous. Aucun !

– Tu me parais bien sûr de toi.

– Tu le constateras par toi-même. Le plus dangereux et le plus incertain, dans cette opération, c'est ton comportement, mon cher Max.

– Putain ! Ça commence à suffire, là, votre méfiance !

– Non, Max ! C'est juste que ta mission est la plus périlleuse et la plus délicate. Le moindre écart de ta part nous sera fatal.

– Alors, qu'on se passe de mes services !

– Impossible ! coupa Mikhaïl, qui était resté silencieux jusque là. Ton rôle est déterminant. Sans cette épée de Damoclès au-dessus de la tête de Sarkozy, il n'y a aucune chance pour qu'il accepte notre chantage. Certes, il laissera mourir une ou deux personnes, éventuellement trois... Mais je ne pense pas qu'il aille au bout. Pour cela, Max, tu dois être implacable, et parfait. Pas d'erreur, pas la moindre faiblesse.

– C'est bon, j'ai compris. Lâchez-moi la grappe, OK ?

– Non, tu n'as rien compris. Es-tu certain que tu ne failliras pas quand il faudra appuyer sur la détente et provoquer la mort d'un des personnages de cette foutue liste ?

– Tu te fous de ma gueule ? Nous n'avons pas choisi des anonymes... Enfin, pas des anonymes au sens où on l'entend habituellement.

– Qu'en savons-nous ? s'inquiéta Mikhaïl, subitement irrité. Cette liste, personne ne connaît les types qui la composent à part toi.

– Quitte à tuer quelqu'un, autant qu'il s'agisse d'individus nuisibles.

– Je ne te le fais pas dire.

– En tant qu'ancien flic de la DGSE, je t'ai ouvert mon carnet d'adresses, issu de mes anciens potes des renseignements généraux. Cette quinzaine de personnes ne devraient pas être trop regrettées par le grand public.

– Précise pour nous tous, veux-tu ?

– Ces personnes n'ont jamais été inquiétées par la justice, ce sont de trop petits poissons. Par contre, leur pouvoir de nuisance est réel, au point de gêner les états-majors politiques et policiers, voire syndicaux. Lorsque je travaillais à la DGSE, mes collègues de la nouvelle direction du renseignement intérieur rêvaient de les « accrocher » à l'occasion, voire de commettre une petite bavure...

– Ça me gêne... Sarkozy pourrait laisser faire.

– Côté image, ça ferait désordre. Il réagira, même s'ils sont nuisibles.

– J’aurais préféré que tu t’en tiennes à de véritables anonymes.

– Ils le seront pour la population ! Ne t’en fais pas. Personne ne s’en apercevra ! En plus, ça me facilitera grandement la tâche, car je connais exactement l’endroit où je peux les cueillir. Ça fera du spectacle !

– Je l’espère... Je l’espère, murmura Mikhaïl avant de se lever brusquement.

Visiblement, il ne semblait pas convaincu. Il allait quitter la pièce lorsqu’il revint sur ses pas et interpella Bagatelle :

– N’oublie pas, dit-il, n’oublie pas... Envoi à minuit moins dix ! Sois précis...

Pour toute réponse, Bagatelle se contenta de sourire.

La date du 11 septembre n’avait pas été choisie par hasard. Outre le symbole qu’elle représentait depuis l’année 2001, la journée du 11 septembre marquait dans l’inconscient collectif mondial le début d’une nouvelle ère. Une ère de guerre et de violence, d’insécurité et de mensonge, dans laquelle le simple mortel devenait vulnérable où qu’il fût. N’importe où sur Terre, un individu pouvait désormais mourir pour servir une cause, même s’il n’en avait aucune à défendre à titre personnel. Pour quelques intellectuels abjects, quelques extrémistes haineux ou malades, la personne humaine n’était plus qu’un objet de simple consommation, et pas n’importe lequel : un objet de consommation au service des terrorismes et des révolutions de toute nature. Tout devenait prétexte pour attirer l’attention des puissants du monde sur des intérêts illusoire, chimériques, utopiques, et bien trop souvent vils, méprisables et inavoués.

Parfois, le chantage terroriste se réduisait à une basique question de lutte d’influence pour asseoir son autorité ou sa philosophie sur des pans entiers de populations, qui n’avaient, malgré lui, qu’un seul intérêt bassement pratique à défendre : soumettre pour subsister.

Mikhaïl K. était au-dessus de toutes ces considérations. Il n’avait qu’un objectif : provoquer des guerres... et s’enrichir. Sa longue expérience au sein du KGB lui avait appris qu’il était impossible de dominer durablement une population autrement que par la force d’une dictature. Mais cette solution s’avérait elle-même déficiente dans le temps. Aujourd’hui, au crépuscule de sa vie, il avait acquis la certitude que l’orgueil de l’Homme était si fort que rien ne l’empêcherait de courir à sa propre perte. Aucune solution ne l’arrêterait dans sa folle quête d’un faux bonheur idéalisé par l’argent et les possessions, quelles qu’elles soient. Tous les moyens étaient bons, même les

pires ! Toutes les cautions étaient bonnes, religieuses, idéologiques, économiques, voire écologiques, mais toutes convergeaient vers une seule cible : s'imposer pour dominer l'autre, coûte que coûte... De tout ceci, Mikhaïl était pleinement convaincu ! D'où sa détermination à provoquer les sociétés modernes pour tenter d'entraîner l'humanité dans une spirale destructrice qui, au passage, l'enrichirait. Il lui fallait bien cette récompense avant que sa misérable existence ne prenne fin, lui, l'enfant trop sage du communisme soviétique.

À un moment où de nombreux Français goûtaient une retraite méritée, mais fragile, il était en train de peaufiner un plan odieux qui n'avait d'autre but que de provoquer le chaos et la destruction au cœur de l'Europe. Il avait jeté son dévolu sur la France. C'était l'un de ses amis, mort pour la cause, qui l'avait convaincu que ce pays comportait des failles suffisantes pour installer des activités mafieuses, grâce à des oppositions politiques et à un certain laxisme, parfois judiciaire, défendu par des corporations extrémistes aveugles. Les organisations policières étaient actives et sérieuses, mais il était toujours possible de compter sur une rivalité entre services pour anéantir leur efficacité. À moins que les responsables politiques ne fassent preuve de clémence béate... ou intéressée.

Installé depuis plusieurs semaines dans un loft parisien, il préparait ce qu'il estimait être le projet de sa vie. Mikhaïl observa son informaticien. Derrière un bureau imposant, Bagatelle, un trader implacable rejeté par ses pairs, était aux commandes de plusieurs ordinateurs surpuissants. Génie de la finance et de l'informatique, il savait mieux que quiconque concevoir et déclencher des opérations nuisibles à l'économie. Et il était en mesure, à tout instant, d'expédier au travers de la Toile des messages dont il était quasiment impossible de retrouver la source originelle.

Vautré sur un canapé, la bouteille de Lawson à la main, Max semblait impatient. Viré de la DGSE pour ses attitudes extrémistes, il avait été séduit par Mikhaïl et son caractère mafieux. À côté de lui, un fusil sniper à lunette était posé, tandis que la crosse d'un pistolet Beretta dépassait de la ceinture de son pantalon.

Non loin d'eux, Irina était assise sur une chaise, tandis qu'une béquille gisait à ses pieds. Elle avait été blessée à la hanche, lors de la précédente opération qui avait dégénéré. Soignée ensuite clandestinement par un médecin, ancienne relation de Max au temps où il officiait dans les services secrets de la République française, Irina était restée discrète et avait attendu un rétablissement suffisant pour

rejoindre Paris. Le médecin n'avait pas posé de questions, acceptant les quelques milliers d'euros que lui avait proposés Max, assurant ainsi la guérison de la Russe. Trois mois après l'accident, elle était presque rétablie, mais conserverait une légère claudication, qu'il était impossible de résorber sans procéder à une opération. Et Mikhaïl ne voulait pas entendre parler de chirurgie...

Mikhaïl se redressa, ajusta sa chemise blanche à col Mao, parfaitement coupée. Il recoiffa les longs cheveux gris qu'il avait laissés repousser pour changer d'allure. Sortant un élastique de l'une des poches de son costume de soie, il les attacha en catogan. Il frotta sa barbe fine et drue ; le crissement caractéristique, agaçant, soulignait la tension qui émanait de tout son être. Le teint vitreux, il semblait fatigué. Ses yeux las luisaient derrière de petites lunettes rondes. Personne n'aurait pu dire à cet instant quel était le fond de sa pensée. Les dernières semaines avaient été éprouvantes et, plus d'une fois, il avait craint d'avoir été débusqué par les services de police. Heureusement, la discrétion qu'il avait imposée à chacun de ses coéquipiers s'était avérée payante : pas de téléphone, peu de sorties, limitées aux seules contraintes alimentaires, et effectuées à tour de rôle à des heures toujours différentes, pas de communications externes, pas de déplacements. Un black-out quasi total. De son côté, Bagatelle avait fait des miracles pour déjouer les pièges et envoyer les enquêteurs sur de fausses pistes. Son extraordinaire habileté à pirater les réseaux d'information avait permis d'anticiper les décisions policières, et de provoquer des réactions inattendues, déstabilisantes et nuisibles.

Mikhaïl se saisit d'un verre d'eau posé sur la table et but lentement deux petites gorgées. Il jetait des coups d'œil réguliers à son équipe. Irina semblait rêveuse, le bras gauche appuyé contre la table en verre. Son chemisier blanc était trop ajusté et serrait sa poitrine généreuse en étirant les boutons, dévoilant un petit morceau de dentelle de son soutien-gorge. Elle n'était plus aussi agressive, et une lassitude évidente l'avait envahie. Mal coiffée, elle avait perdu son charme d'antan et Mikhaïl sembla le remarquer. Tenant son verre à la main, il la dévisagea sans afficher le moindre sentiment. Irina soutint son regard un moment sans cligner des yeux, cherchant à détecter une once de sentiment ou, à défaut, de tendresse. Il n'en fut rien. Elle baissa les yeux et Mikhaïl quitta la pièce.

Les dés étaient jetés... Dans un peu plus d'une heure, quelques minutes après minuit, l'Élysée découvrirait le contenu du mail. Et rien, plus rien ne pourrait empêcher l'égrenage du compte à rebours.

12 septembre, 3 heures du matin
PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Autour du Président Sarkozy, un véritable conseil de guerre était réuni. Outre le Premier ministre, le ministre de l'Intérieur et le conseiller spécial de la présidence, le secrétaire général de l'Élysée avait envoyé des émissaires pour rassembler de toute urgence le préfet de police, le directeur de la DGSE, le patron de la DCRI, le directeur de la police, le conseiller spécial chargé des dossiers de police, et le patron de la brigade criminelle, le commissaire divisionnaire Perrin. Les dix hommes, inquiets d'avoir été tirés de leur lit au milieu de la nuit, avalaient des thermos de café fort en se perdant dans diverses conjectures. Sarkozy prit la parole d'un ton affirmé :

– Avant d'aller plus loin, messieurs, je vous demande d'observer la plus totale discrétion sur le sujet de cette réunion. Vous êtes les seules personnes informées d'une situation particulièrement grave, que nous devons garder secrète autant que possible. La moindre fuite pourrait avoir des conséquences inimaginables. Au cas où les médias apprendraient quoi que ce soit de notre conversation, je vous considérerais comme responsables. Je n'hésiterais alors pas un instant à vous relever de vos fonctions. Vous êtes des hommes intelligents, vous comprendrez donc le ton insistant que j'ai utilisé. Vous le savez : on n'est jamais trop prudent.

Silence surpris. Énorme décharge d'adrénaline.

– Parfait ! Cette mise au point étant faite, monsieur le commissaire, je vous laisse le soin de présenter ce pour quoi j'ai écourté votre nuit.

Le commissaire Perrin se gratta la gorge. Il semblait intimidé par l'importance des personnalités qui étaient regroupées autour de la

grande table de travail. Il adopta un ton mesuré et grave après avoir fait mine de desserrer la cravate qu'il ne portait pas.

– La Présidence a reçu un mail cette nuit, peu après minuit. Ce mail nous place dans une situation de chantage absolument inédite. En effet, les terroristes jouent sur deux tableaux bien distincts : d'une part, ils fixent une rançon et une échéance, d'autre part, ils nous mettent sous pression en passant à l'action dès le lever du jour. Je vous laisse prendre d'abord connaissance de la teneur de ce mail.

Perrin leur lut lentement le texte du message. Tous les participants écoutaient avec étonnement, une réelle surprise, et d'évidentes moues réprobatrices. Dans un premier temps, de petites discussions s'engagèrent et tournèrent autour de l'authenticité du message. Certains affichèrent un ton dédaigneux pour se convaincre qu'un tel chantage était irréalisable. On ne pouvait pas exécuter impunément et de sang-froid des individus sur le territoire français. C'était impossible ! Totalemment impossible ! Cependant, ils devaient bien admettre que les menaces du courriel avaient toutes les chances d'être bien réelles.

Sarkozy tapa lentement avec son stylo contre une tasse. Le silence ne se faisant pas, il insista. Piteusement, les brouhahas cessèrent.

– Bien ! Maintenant que vous avez laissé libre cours à vos fantasmes, peut-être allons-nous pouvoir envisager une contre-attaque sérieuse. Commissaire, avez-vous une petite idée de la personnalité de ce Mikhaïl K ? interrogea le Président.

Le secrétaire général leva la main et enchaîna lentement, tout en regardant Perrin.

– Vous le connaissez bien, n'est-ce pas ?

Le commissaire Perrin prit la parole en jetant un regard inquiet à son collègue de la DGSE :

– Bien le connaître, c'est peut-être exagéré. Mikhaïl est l'ancien conseiller spécial de l'ambassade de Russie.

– Ancien ? s'inquiéta le ministre de l'Intérieur.

– Ancien, sourit Perrin, car il a vécu en France pendant de longues années avant d'être victime des conséquences de Tchernobyl et de l'éclatement de l'URSS. Ensuite, pour faire simple, il a basculé dans le grand banditisme de type mafieux. Auparavant, nous avons cru qu'il était prêt à coopérer dans l'affaire Daillot, en marge du dossier Eurodif... Il n'en était rien, il avait déjà basculé et protégeait ses intérêts.

– Daillot, le commissaire véreux ? coupa le chef de l'État.

– Oui... En réalité, il cherchait à contrer une opération qui lui avait échappé et dont il ne voulait pas assumer la responsabilité. Puis se produisirent les événements de votre soirée électorale de 2007. Ensuite, grâce à sa couverture diplomatique, il a disparu en Europe Centrale en nous abandonnant le préfet Piccinni. Il y a eu ensuite l'affaire du « Diamant noir », qui nous a montré qu'il était impliqué dans cette tentative d'attentat sur Obama. Il a dirigé cette affaire depuis la Crimée. À cet instant, ce que je peux certifier, c'est qu'il n'a pas mis les pieds sur le territoire français depuis deux ans. Nous en sommes quasiment certains.

– Quasiment ? Le doute n'est pas permis.

– À l'heure où nous parlons, c'est ma seule réponse. Malgré un mandat international, les autorités ukrainiennes n'ont jamais voulu l'extraire en raison des protections russes dont il bénéficiait, bien que les deux pays ne soient pas au mieux dans leurs relations diplomatiques. Aujourd'hui, il réapparaît. Maintenant, j'aimerais bien savoir où il se cache. J'espère simplement qu'il n'est pas revenu sur notre territoire.

– Nous avons lancé une recherche sur la provenance de ce message, répondit le directeur de la DGSE. La direction du renseignement informatique est mobilisée. Mais j'ai l'intuition que nous ne la trouverons pas. Ce type peut être nulle part et partout.

– Ça ne m'étonnerait pas, acquiesça Perrin. Cet homme est prudent et retors. Il sera difficile à coincer, d'autant qu'il dispose de nombreux appuis dans les rangs des espions de toutes origines. Sachant que ses compatriotes ne l'ont pas lâché...

– Normal, en tant qu'ancien du KGB, appuya le ministre de l'Intérieur.

– Et en France, aurait-il des appuis ? s'inquiéta le Président.

– Peut-être. Difficile à dire. Tous les gros bras qui ont œuvré pour Mikhaïl sont morts, ainsi que la plupart de ses plus proches acolytes. D'autres n'ont pas laissé de traces, comme notre ancien agent Max Papalardeau, toujours en fuite.

– Max, vous dites ? s'enquit le directeur de la DGSE.

– Oui. Vous devez le connaître, non ? Sauf si je me trompe ? répliqua Perrin.

– Certes ! Je ne le connais que trop.

– Pas fameuse comme recrue, vous ne trouvez pas ?

– Ça suffit ! Perrin, mêlez-vous de vos affaires.

– N'empêche, si vous saviez recruter des collaborateurs efficaces, on n'en serait pas là !

– Perrin, vous m'emmerdez... Les bavures de vos gugusses, ce n'est pas mieux !

– Bon sang, du calme ! protesta sèchement le Président. L'heure n'est plus aux chamailleries. Serrons-nous les coudes. Je vous rappelle que la sécurité des Parisiens et de l'État est en jeu. Monsieur le directeur, vous connaissez ce Max ?

– Je crois... Il s'agit de Maximilien Papalardeau. Un excellent élément qui a mal tourné en fréquentant le commissaire Daillot. Effectivement, nous n'avons aucune trace de lui depuis plus de deux ans. Impossible de remettre la main dessus. Un bonhomme singulier, de père basque et de mère bourguignonne. Un mélange détonant, toujours à la limite de la régularité, prêt à utiliser la force chaque fois que c'est nécessaire. Selon les services de gendarmerie du Calvados, il aurait pu être le tireur de la tentative d'attentat sur Obama. Mais l'individu nous a filé entre les doigts, et depuis il reste introuvable.

– Ça ne nous avance guère... coupa le Président. Revenons à ce mail. Si je lis bien, l'expéditeur est impossible à identifier : `bigg16-annibal@biggest.org...` C'est une adresse qui peut venir de n'importe où ?

– C'est un code pour nous noyer dans l'immensité du Net. L'expéditeur peut être à deux pas d'ici comme au fin fond de la Chine centrale. J'exagère à peine. Je parie que l'adresse IP est inutilisable. Il nous faudra des heures pour remonter sa trace, expliqua le directeur des services secrets. À condition de mobiliser plusieurs de nos meilleurs informaticiens... Autant dire que nous perdrons notre temps ! Néanmoins, on va s'y coller et dans quelques heures on retrouvera peut-être l'ordinateur-source. Cela ne nous donnera pas l'expéditeur, mais au moins on aura un début de piste. À condition, bien sûr, que la source soit en France. Si elle est au fond de la Mongolie inférieure, ce sera une autre histoire...

– Voyons, messieurs, ne me dites pas que nous sommes démunis face à ce chantage ? s'indigna Sarkozy.

– Je ne vais pas entrer dans les détails, mais cette adresse a été piratée quelque part dans le monde pour servir de base à l'expédition de ce mail. Notre expéditeur a certainement agi en utilisant un site lui-même pirate pour noyer son mail dans la masse. Remonter vers l'expéditeur me paraît impossible.

– Nous sommes à ce point impuissants ?

– C'est exactement le terme qui convient, confirma Perrin presque à voix basse.

– Charmant... au cas où vous l'oublieriez, dans quelques heures, ce dingue va éliminer quelques-uns de nos compatriotes au hasard. Nous devons absolument trouver une parade...

– Si vous voulez mon avis, il faut gagner du temps, suggéra le ministre de l'Intérieur. Mobilisons toutes nos forces pendant que nous lui faisons croire que nous acceptons ses conditions. À la DCRI, vous avez des moyens...

– Oui, bien sûr, nous avons des moyens, releva le directeur. Du côté de l'islamisme radical, nous parvenons à déjouer deux attentats par an.

– C'est déjà bien...

– Pour y voir clair, il faut mobiliser toutes nos ressources, notamment humaines. La Direction du renseignement intérieur emploie plus de trois mille personnes. Elles travaillent sans relâche, pour contrer de réseaux de toute nature, y compris les individus isolés comme ce chercheur du CERN qui voulait faire sauter une caserne en Savoie. Concernant ce Mikhaïl et son environnement, nous avons levé le pied depuis sa fuite en 2007. S'il est effectivement de retour sur notre sol, nous le saurons bientôt.

– Vous ne pouviez pas anticiper son retour ?

– C'est facile à dire ! Nous sommes aujourd'hui dans l'espace Schengen. Nous ne sommes pas capables de détecter tous les clandestins qui entrent en France. Un individu astucieux, habile, rusé, qui dispose de moyens logistiques peut très bien entrer dans ce pays sans se faire repérer. Il faudrait une grosse erreur, ou un événement fortuit pour nous mettre sur sa piste. En attendant, s'il est prudent et s'il ne se montre pas, nous pouvons le chercher très longtemps. Même la découverte d'un renseignement pourrait s'avérer trop tardive, à moins que nos homologues ukrainiens et russes ne nous éclairent sur les activités de cet ancien conseiller. Tout dépendra de ses protections réelles ou présumées. Une question de chance...

– Plaisant... maugréa le ministre de l'Intérieur. Dans ces conditions, il ne nous reste plus qu'à mobiliser toutes nos forces pour retrouver ce type : renseignement intérieur, services de police, renseignement militaire, et autres unités de recherche...

– Non ! coupa sèchement le Président. Je refuse cette solution.

– Mais pourquoi ? Il nous faut des moyens adaptés...

– Je répète : c'est non ! Et c'est catégorique, c'est-à-dire non négociable.

– Alors, comment voulez-vous qu'on tente de nous, non... de *vous*

défendre, monsieur le Président ? s'inquiéta Perrin. Il nous faut du temps...

– Certes, je le conçois ! Mais je refuse que toutes les forces du pays soient mobilisées. Il nous faut travailler dans la discrétion.

– Mais c'est impossible... Nous devons absolument mobiliser tous nos moyens... supplia le ministre de l'Intérieur.

– Non ! Je refuse, et pour une très simple raison : la moindre fuite, la moindre citation de tout ou partie de ce mail dans la presse déclencherait une panique considérable. D'autant qu'il nous manque une donnée critique : comment ce Mikhaïl compte-t-il détruire Paris ? Une bombe ? Un crash d'avion ? L'empoisonnement de l'eau ? La dissémination d'un virus mortel ? Si vous répondez d'abord à cette question, je veux bien réviser ma façon de voir les choses.

Un silence chargé de fantômes s'abattit sur le groupe, perdu dans des idées noires.

– En attendant, en cas d'alerte nucléaire vous avez votre bunker, lança le ministre de l'Intérieur.

– Ça me fera une belle jambe si Paris est détruit et que la radioactivité ambiante rend les ruines de la ville invivables.

– Au moins vous serez vivant et vous pourrez continuer à diriger ce pays.

– Avec cent mille morts et autant de blessés ?

Silence nucléaire.

Le secrétaire général tapotait malgré lui son stylo sur le bord de la table. Le faible crépitement prit une ampleur considérable. Le Président chercha son regard. Les deux hommes se dévisagèrent longuement pour tenter de décrypter leurs moindres pensées. Une panique sembla les traverser, mais Sarkozy se reprit très vite.

– Et pour communiquer avec ces tordus, comment fait-on ? questionna le chef de l'État.

– Ce n'est pas précisé dans le mail. Je pense que nous recevrons bientôt un nouveau mail, nous donnant de nouvelles instructions. Sinon, il faudra patienter jusqu'au 13 septembre pour être à nouveau contactés.

– Et en attendant, ce dingue va liquider plusieurs de nos concitoyens. C'est monstrueux. Abject !

– Nous n'avons aucun moyen disponible pour contrer un tel projet, répondit le directeur de la DCRI.

– Mais, bon sang de bonsoir, vos fins limiers doivent pouvoir retrouver leur trace !

– Je voudrais bien ! Depuis des mois, nous nous focalisons sur le terrorisme islamiste. Ici, il s’agit d’un autre terrorisme. Il n’est question que d’argent et de pouvoir... Aucune cause n’est défendue ! C’est comme si vous vouliez que j’empêche un braquage à Neuilly ! Sauf que l’échelle est celle de l’État au lieu d’être celle d’une ville ou d’un quartier. Ce Mikhaïl peut être n’importe où... Perdu au milieu des dix millions de Franciliens, ou bien installé confortablement au fond de la Creuse.

– C’est quand même incroyable qu’on ne dispose d’aucun moyen pour tenter de retrouver ces fumeurs...

– Le renseignement, monsieur le Président ! Le renseignement... Nous n’avons pas d’autre choix que de mobiliser toutes les polices pour découvrir le moindre indice qui nous permettrait d’agir.

– Alors, faites-le !

– Mais nous risquons de perdre en discrétion. Et vu ce que vous avez objecté tout à l’heure...

Le Président se leva. Il était agacé et une intense contrariété se lisait sur son visage déconfit. Il reprit, furieux :

– Ce Mikhaïl me force à choisir entre la peste et le choléra... Impensable ! Insoutenable !

Silence poli.

– Enfin, messieurs ! Je ne peux quand même pas laisser ce type massacrer des Français comme vous et moi...

Personne ne réagit... Ambiance pourrie.

– Alors ? que fait-on ?

– Du renseignement... du renseignement ! insista le directeur de la DCRI.

Hésitation.

– Soit ! conclut Sarkozy. Allons-y... Cherchez des renseignements et empêchez ce massacre. Sinon, je risque d’être une humeur massacrante, sans jeu de mots...

Nouveau silence pesant.

Le Président se rassit dans son fauteuil et se racla la gorge. D’un ton solennel, il énuméra ses décisions :

– Messieurs, dit-il simplement, je crois que nous n’avons pas le choix. Lorsque ce Mikhaïl me recontactera, je lui ferai croire que j’obtempère. C’est acquis ! J’essayerai de le faire parler pour tenter de découvrir la manière dont il envisage de détruire Paris. Ainsi, vous devriez pouvoir remonter les filières ou les pistes possibles et tenter d’arrêter ce compte à rebours. Pendant ce temps, vous me mobili-

serez, dans la plus grande discrétion, vos meilleures équipes pour rechercher le moindre détail qui pourrait permettre d'arrêter ce chantage. Si vous ne réussissez pas et que plusieurs de nos compatriotes meurent effectivement à cause de votre inefficacité, j'envisagerai de démissionner si la situation devenait intenable et exigerai l'évacuation générale de la capitale. Mais dites-vous bien que vous devez éviter ce scénario...

– C'est impossible, trancha sèchement le ministre de l'Intérieur.

– Et pourquoi donc ? s'étonna le Président.

Le ministre avait manifestement besoin de temps pour préparer sa réponse. Il s'essuya le front, desserra le col de sa chemise, rajusta les manches qui dépassaient de celles de sa veste. Les secondes s'égrenaient...

– Alors ? relança le Président.

– Démissionner ! Vous le pouvez... Quant au reste, c'est une autre histoire... Si je regarde comment Paris est desservi, il nous faudrait théoriquement six heures pour évacuer l'intégralité de la capitale, en supposant que nous puissions mobiliser sans problème l'ensemble des moyens de transport de la RATP et de la SNCF. Mais les routes et autoroutes seront tellement engorgées et la mobilisation des personnels indispensables au fonctionnement des transports en commun sera si difficile que j'évalue le délai nécessaire à cette évacuation au double de nos meilleurs plans, soit une douzaine d'heures.

– Pourquoi ? Les personnels peuvent être réquisitionnés...

– Excusez-moi, mais c'est une pure utopie. Si nous annonçons qu'il faut évacuer Paris, toute la population cherchera à sauver sa peau par n'importe quel moyen, sans se préoccuper de son voisin... Les employés de la RATP et de la SNCF feront comme les autres : ils chercheront également à sauver leur peau !

– C'est humain, confirma Perrin.

– Nous en revenons au point de départ, à savoir le moyen de destruction qui sera utilisé, insista le secrétaire général.

– Si c'est une bombe nucléaire, ça ne sert à rien d'envisager l'évacuation de Paris, estima Perrin. Dès que Mikhaïl verra que nous cherchons à vider la capitale de sa population, il appuiera sur le bouton. Vous imaginez les conséquences !

– Donc, Mikhaïl n'est pas à Paris ?

– S'il ne veut pas sauter avec nous, c'est certain.

– Sauf si la méthode est différente.

– C'est-à-dire ?

– Vous parliez de crash d’avion, de virus...

– Certes ! Mais ces outils ne détruiront pas Paris en un instant ou en totalité. À part une bombe nucléaire, je ne vois pas de moyen aussi efficace pour atteindre cet objectif. Non ! À mon avis, nous sommes coincés. Il faut tenter de remonter la piste de ce conseiller russe, y compris en se faisant aider par le gouvernement de Poutine, tout en étant discret, puis le neutraliser avant qu’il n’exécute sa menace.

– Nos chances d’y parvenir ? questionna le ministre en cherchant le regard des directeurs.

– À ce stade ? s’inquiéta le directeur de la DCRI.

– Oui.

– Quasi nulles dans les délais annoncés !

Le Président le dévisagea, un voile de peur accroché au regard. Malgré lui, le commissaire Perrin remarqua qu’il tremblait légèrement. Sarkozy osa une nouvelle question pleine de sous-entendus :

– « Quasi nulles »... C’est-à-dire... ? Que nous sommes impuissants face à une telle menace ?

– Sans vouloir vous manquer de respect, je crains que la réponse ne soit positive.

À peine avait-il fini sa phrase qu’un craquement retentit. Le Président venait de casser en deux le crayon qu’il tenait entre les mains. Un silence de mort envahit la pièce...

12 septembre, 4 heures du matin
PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Il ne restait plus dans la pièce que le Président Sarkozy, son Premier ministre et le ministre de l'Intérieur. Tous trois semblaient abattus et une sourde fatigue les habitait. Plusieurs sujets sensibles devaient être abordés en cette fin de nuit, avant le début d'une journée de harcèlement médiatique. Ce n'était pas le meilleur moment pour avoir les idées claires. Assis dans son fauteuil, une tasse de café en main, Sarkozy paraissait très irrité.

– Me faire ça ! Un chantage aussi abominable...

– Nous devons réagir au plus vite, commença le ministre de l'Intérieur. Je peux...

– Tutututt ! souffla le Président. Il ne faut pas nous planter. Alors, on réfléchit avant d'agir, hein ! Je vois deux problèmes majeurs : mon agenda et la gestion des médias. Côté obligations, je peux tout annuler en prétextant un coup de fatigue.

– Ce n'est pas une bonne idée, coupa le Premier ministre. Si on annonce une telle nouvelle, les médias vont rappliquer et ne plus nous lâcher. Non, non... Il faut trouver autre chose. Mais ne paniquons pas, nous avons une chance extraordinaire avec le calendrier. Nous sommes aujourd'hui samedi. Nous avons donc deux jours plus calmes pour réfléchir à notre riposte et tenter de désamorcer cette crise. Je pense qu'il faut modifier effectivement votre agenda. Annuler toutes les sorties lointaines, c'est-à-dire en dehors de Paris, pendant les trois jours qui viennent.

– À part un déplacement à Alençon, lundi matin, je n'ai rien de particulier en province.

- Alors, annulez ce déplacement, maintenant.
- D'accord.
- Il faut maintenir ce qui se déroule à Paris, et supprimer le reste en annonçant de nouvelles réunions liées à la sécurité du pays. Faites du footing, comme d'habitude.
- Pas de problème.
- Ne sortez pas déjeuner en dehors de l'Élysée.
- Tout ceci me paraît sensé, apprécia le Président. Mais je crains que mon entourage me pose problème. Tous ces conseillers, et leurs collaborateurs risquent de donner des informations à la presse ou aux radios. Ne serait-ce que parce que mon agenda a été modifié.
- C'est certain. Alors, je propose une chose assez simple : nous mettons en vacances forcées pour le week-end toutes les personnes qui pourraient laisser filer des informations, et nous les remplaçons par des personnels du renseignement ou des militaires. Il faut invoquer une sorte de relâche, comme un exercice de sécurité intérieure, une obligation impérieuse, en tout cas. Quant à l'employé qui était de permanence, cette nuit, et qui a donc lu le message, il faut l'isoler. Il ne doit avoir aucun contact avec l'extérieur pendant la durée de la crise. Cet homme est le véritable point faible malgré l'énorme confiance que j'ai en lui, il ne faut donc pas lésiner sur la prudence. À mon avis, la situation restera très tendue pendant deux jours, trois, tout au plus. Si d'autres personnes doivent être isolées, il ne faudra pas hésiter. Lundi, ce sera une autre histoire. De toute façon, à partir de mardi, cela deviendra invivable et nous ne pourrons plus maîtriser l'information – à moins d'un miracle. Nous serons le 15 septembre. Tout sera terminé ou à peu près.
- C'est assez bien analysé, releva le Président. En attendant, nous devons nous préparer à réagir lorsque les médias commenceront à nous harceler ou à donner des informations inattendues ou surprenantes en fonction de leurs observations ou de l'absence des contacts habituels. Je conserve mon équipe de communication pour préparer un éventuel message si ça devait mal tourner.
- Je ne sais pas si c'est une bonne idée, mais nous devons être prêts en cas d'urgence. Prenons nos précautions et verrouillons notre communication. Je suis d'accord pour utiliser des hommes du renseignement pendant ce week-end. Je n'hésiterai pas à mettre en place un black-out sur l'information si je sens que ça dérape.
- Parfait... Faisons en sorte que tout se passe pour le mieux, conclut le ministre de l'Intérieur.

Le Président le fixa fermement du regard.

– Alors pas un mot à la presse de votre part, et silence absolu autour de vos collaborateurs et surtout, surtout... pas de petites phrases, hein !

Le ministre le regarda étonné, comme s'il ne se sentait pas concerné.

Le Président haussa les épaules et raccompagna les deux ministres avant de refermer la porte lentement.

Il était seul. Seul face au plus formidable défi qui lui était lancé... Une horreur.